

## FRIEDLAND (avenue de)



*Bataille de Friedland 1807*

VIII<sup>e</sup> Arrondissement. Une des douze avenues convergeant vers la place de l'Étoile. Commence au N° 177 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et des N° 48 & 51 de la rue Washington; finit place de l'Etoile. Longueur 630 m; largeur 40 m. Cette avenue a été ouverte en 1854 entre la place de l'Étoile et la rue de Tilsitt et en 1857 entre cette dernière rue et celle du Faubourg-Saint-Honoré, prenant en "écharpe" une grande partie de l'ancienne Folie-Beaujon (cf. rue Balzac). Elle s'est appelée boulevard Beaujon avant de recevoir; en 1864, le nom de la victoire remportée par les Français sur les Russes le 14 juin 1807. Jusqu'à la défaite du III<sup>e</sup> Reich, Friedland se trouvait dans l'État allemand de Prusse orientale. Aujourd'hui, rebaptisée Pravdinsk elle fait partie de l'Oblast (région administrative) de Kaliningrad en Russie.



*Degas danseuse*

N° 1 : Le carrefour situé à la rencontre de l'avenue de Friedland, de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et du boulevard Haussmann recouvre l'emplacement du petit hôtel, entre cour et jardin, où naquit le **baron Eugène Haussmann\*** (1809-1891) le 27 mai 1809. Cet hôtel fut démoli lors des grands travaux d'urbanisme entrepris par le baron sous le Second Empire.

**Marietta Ricotti\***, danseuse à l'Opéra, belle et richement entretenue, fut, suggère de Fouquières, une de celles qui guettaient le sourire ou l'ennui sur le visage de M. Chéramy l'homme qui - faisait la pluie et le beau temps chez les artistes. Elle habitait à deux pas de chez lui (cf. *11 bis rue Arsène-Houssaye*) et posséda une écurie de courses qui connut de belles victoires. Sa nièce, Maria Ricotti, fondatrice en 1927 avec Enrico Prampolini du



Ave Friedland 14 (\*PJ)

*Théâtre de la pantomime futuriste*, donna, entre les deux guerres, des récitals de mimes à la Maison de l'Œuvre de Lugné-Poë.

**N° 14 :** Cet immeuble d'angle avec la rue Beaujon et la rue Balzac abrita durant de longues années la célèbre Galerie d'autographes et de livres d'art de Pierre Berès. (Cf. *rue Beaujon*).

Né en 1913, ce richissime libraire à la fois craint et admiré, prit sa retraite en 2005, dispersant aux enchères plus de douze mille volumes, manuscrits, dessins et autographes. On pouvait y trouver des ouvrages estimés entre 30 et 300 000 € dont, parmi mille autres trésors, une édition des *Pensées* de Pascal de 1670 ou *Les Fleurs du Mal* dédicacées par Baudelaire. Mais, plus que des livres, ce sont quatre-vingts ans d'une vie romanesque et mystérieuse qui ont été dispersés sous le marteau de maître Frédéric Chambre.

Jérôme Dupuis dans le magazine *Lire* de juillet/août de la même année, nous livre quelques traits de ce personnage dont la librairie de l'avenue Friedland était une véritable place forte protégée par un système d'alarme aussi sophistiqué que celui de la Banque de France, des pièges dignes de ceux du palais des doges.

*«L'octogénaire aux exquises manières d'homme de lettres appuie sur un bouton dissimulé et la bibliothèque se met à pivoter lentement. - Suivez-moi... Un peu médusé, on l'accompagne timidement dans l'espace ainsi ménagé. Là, une véritable salle des coffres, dont les portes blindées couvrent trois pans de mur, a été aménagée. Le maître des lieux compose un code et extrait une lourde reliure orangée sur laquelle on peut lire: Voyage au bout de la nuit. A l'intérieur, les 876 feuillets manuscrits du chef-*



Pierre Berès devant son coffre à trésors

*d'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, dont on avait perdu la trace depuis plus d'un demi-siècle et qui seront vendus quelques jours plus tard, le 15 mai 2001, pour environ 2 millions d'euros à Drouot. Record du monde battu. A côté, sur les étagères du coffre, un œil averti reconnaîtrait un poème autographe de Rimbaud ou l'édition originale de Madame Bovary dédicacée à Alexandre Dumas: "Hommage d'un inconnu, Gve Flaubert"»*



Pierre Berès (2002)

*«Nous sommes un peu avant la crise de 1929. On sonne à la porte de Georges*

*Clemenceau, rue Franklin, à deux pas du Trocadéro. Le valet ouvre. On le prie d'aller chercher son maître. Le vieux Tigre, bougon, va voir ce visiteur et tombe, interloqué, sur un gamin de 13 ans. Le jeune Pierre Berès lui tend un cahier. Amusé, Clemenceau offre son paraphe. Ce que l'ancien président du Conseil ignore, c'est que l'adolescent a déjà collecté la signature des trente-neuf autres membres de l'Académie française. Tout Berès est déjà là: culot, goût de la chose écrite et, surtout, précocité.*

*Un halo de mystère entoure sa naissance en 1913 à Stockholm. On dit qu'il est un enfant naturel d'un Anglais et d'une courtisane russe apparentée au*



Bibliothèque-salon de réception des clients

médecin du tsar. Son état civil porte: Pierre Berestov. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'il est encore élève à Louis-le-Grand lorsqu'il se lance dans le commerce du livre, à 16 ans et demi. Exemple unique dans l'histoire, il dirige sa première vente comme expert à 17 ans! Il est encore mineur et sa mère doit déclarer patente en son nom.

Le jeune Pierre entasse les livres dans leur appartement de la rue Vaneau. Heureux hasard André Gide, alors prince de la république des lettres, habite quelques numéros plus haut dans la rue. Il ne s'écoulera pas quelques mois avant que le "contemporain capital" lui confie trois précieux manuscrits à vendre - dont Si le grain ne meurt...

"Il n'a jamais eu de patron ou d'associé, il n'appartient à aucune dynastie du livre et pourtant il a été doté très tôt d'un "œil" extraordinaire", admire Jean-Baptiste de Proyart.»

«Il a toujours su être séducteur, charismatique, magnétique même», complète Christian Galantaris, son collaborateur durant quatorze ans. (Cf. portrait complet :)

<http://www.lire.fr/portrait.asp/>



Remise de la Médaille d'Or de "Grand Mécène"



22, Avenue de Friedland

N° 22 : Demeure parisienne de Jacques d'Adelsward, baron de Fersen. Aujourd'hui lieu de pèlerinage obligé des "déserteurs du chemin des dames" du monde entier. «Descendant l'avenue Friedland, nous dit André de Fouquières, je ne puis passer devant l'immeuble qui porte le N° 22 sans penser à un poète... maudit. Je sais bien que d'aucuns jugeront que l'auteur du Règne du Silence mériterait qu'on lui fit la charité de taire jusqu'à son nom. Mais cette charité envers le mort me paraîtrait bien suspecte, alors qu'on en manqua si totalement envers le vivant.

(1880-1923), était le descendant du chevalier servant de Marie-Antoinette. Il avait déjà publié deux recueils de poèmes, Le Règne du Silence et Le Miroir du Ciel Natal, qui lui valaient l'estime des lettrés, lorsqu'une machine infernale fit éclater un effroyable scandale: on parla de messes noires - ou roses. En dépit d'une habile plaidoirie d'Henri-Robert, le jeune homme fut condamné à six mois de prison ferme. Il était fiancé: le projet de mariage fut immédiatement abandonné. Il tenta de se donner la mort et la mort ne voulut pas de lui, pas plus que la Légion Étrangère lorsqu'il voulut s'y engager.

Alors, le misérable disciple d'Oscar Wilde sombra définitivement. On le retrouva à Capri, où Satan l'avait suivi, et il fut expulsé d'Italie. La mort enfin, plus miséricordieuse que les hommes, consentit à l'accueillir. Cet enfant abandonné, à son malheur plus encore que pour ses vices, cet enfant abandonné à son malheur et à ses vices, faut-il l'abandonner maintenant à l'oubli ? Écoutons un autre maudit, un autre damné - par les hommes - Paul Verlaine, prier pour un autre poète:

«Dieu des Humbles, sauvez cet enfant de colère! »



Jacques d'Adelsward, baron de Fersen

D'origine suédoise, Adelsward-Fersen publia plusieurs livres mais, méprisé par les écrivains de son temps, il doit sa renommée aux «spectacles» qu'il offrait dans son appartement de l'avenue Friedland à Paris. Devant un parterre choisi de mondains, de tous jeunes gens participaient à des tableaux vivants, genre gréco-romain revisité par le mauvais goût fin de siècle. On y déclamaient des poèmes tandis que les garçons exhibaient des nudités étrangement voilées. Cela - en fait bien innocent - donna lieu à ce que l'on appela exagérément l'«affaire des messes noires» qui brisa l'avenir du baron.

Patrick Cardon a réuni plusieurs textes rares.

- Un récit de Jean Lorrain (un autre homosexuel) : *Pelléastres* qui, bien que peu tendre vis-à-vis du baron, tente - tout en suscitant la curiosité malsaine de ses lecteurs - de ramener à de plus justes proportions les divertissements de «ce jeune snob surtout préoccupé d'harmoniser les gemmes de ses bagues et les nuances de ses cravates».

- Un pamphlet de Georges Anquetil : Satan conduit le bal, qui stigmatise la vie du «pédéraste notoire», un de «ces déséquilibrés de l'amour, souvent affligés d'autres vices, priseurs de cocaïne, et généralement phtisiques».

- Un texte satirique d'Alfred Jarry sur le fameux baron dans le *Canard sauvage* (1903). En 1925 l'écrivain, dans le numéro 4 d'*Inversions*, tente de réhabiliter l'homme «exquis» et son œuvre «exquise»... Bien étrange revue qu'*Inversions* !

- Un texte racoleur et outrancier d'un certain A.S. Lagail qui fustige grossièrement Jacques d'Adelsward : Les mémoires du baron Jacques/Lubricités infernales de la noblesse décadente. Sous le pseudonyme de

Doctor A.S. Lagail, Alphonse Gallais donne libre cours à son imaginaire pornographique. Son héros raconte son enfance pervertie (rapports avec sa mère), son adolescence, sa maturité à travers toutes les figures homosexuelles (masculines et lesbiennes), hétérosexuelles, pédophiles et zoophiles imaginables. L'histoire qui devait contenter la lubricité la plus exigeante se termine sur le décès du baron Jacques «mort dans une crise de folie à la prison de Fresnes, à la suite d'une opération délicate de l'anus».

Le roman de Roger Peyrefitte *L'exilé de Capri* nous conte la tragique histoire du baron de Fersen.



14-22 avenue de Friedland (\*MS)

dépendance de l'hôtel Potocki (cf. ci-après), Félix-Nicolas Potocki la loua, en 1882, au marquis San Carlos Von de Montalvo pour les besoins des Espagnols habitant Paris et dénués de ressources, bail qui fut continué au nom de la colonie espagnole. Desservie jusqu'à la loi de Séparation (1906) par la congrégation des Prêtres du Saint-Sacrement, fondée, en 1856, par le père Eymard, qui avait ici sa maison mère, elle l'est à nouveau par ces religieux. Cette communauté s'étendait, comme maintenant, jusqu'au n° 14 de la rue Chateaubriand avec laquelle la chapelle communiquait par un souterrain que la Chambre de commerce a condamné.

Ce souterrain eut une curieuse histoire que nous conterons peut-être un jour.



Chapelle du Corpus Christi (\*PJ)



Adelsward de Fersen

N° 24 : Lorsqu'il décida de se lancer dans les grosses affaires, en 1977, **Bernard Tapie\*** (né en 1943), sympathique prédateur mégalo et chou-chou des médias investit cette avenue : «*Quand on veut faire ce que je veux faire, on va à l'Etoile*», déclarait-t-il avec emphase. Il s'installe donc dans cet immeuble de l'avenue de Friedland occupant un appartement transformé en bureaux, et n'en bougera plus jusqu'à sa déconfiture. Tapie se fait d'abord la main avec trois sociétés d'imprimerie qu'il revendra très vite avec une plus-value de plus de 2 millions d'€. Coup de chance: sous le court règne de Tapie, la réforme Haby exige une refonte de tous les manuels scolaires. Un marché providentiel! Ses coups suivants, *Cœur Assistance*, se révèle plutôt douteuse et la tentative de rachat des "châteaux de Bokassa" vraiment sordide.



Bernard Tapie



24, ave. de Friedland (\*PJ)

Son incursion dans *Manufrance* laissera de très mauvais souvenirs sans parler de *Testut*. Un coup de poker le remettra à flots: *Adidas*.

Pourtant son coup de maître tournera finalement à sa confusion. Pas par manque de flair, certes, mais flatté par l'amitié de François Mitterrand et titillé par son ambition politique, il lèvera la garde dès qu'il sera devenu ministre. La vigilance instinctive de ce grand fauve anesthésié par son orgueil voilà le naufrageur piégé par ses banquiers jusqu'alors à sa botte.

On connaît la suite, ses coups fumants, ses belles escroqueries, le champ de ruines, sa carrière de ministre du bluff et de l'épate ! Le maître chanteur redevenu chanteur de charme. Mais la comédie fut amusante et les badauds ravis. Bravo l'artiste !

N° 27 : L'hôtel Potocki, - Sur un terrain ayant appartenu à Bleuart et à la «Société du quartier de la Chartreuse Beaujon» (cf. rue Balzac), Renaud, architecte de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, construisit, vers

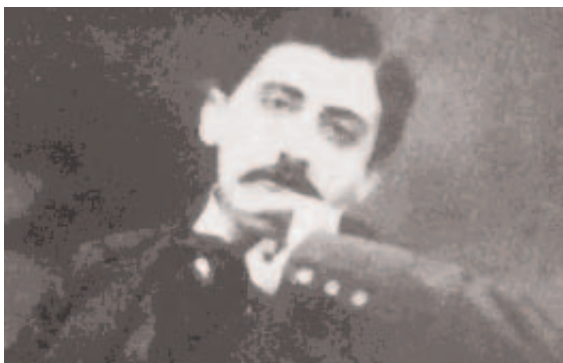
1857, un hôtel qui appartient, en 1867, au comte Grégoire Potocki. C'était le fils naturel du comte Micieslas-François-Joseph Potocki, grand seigneur polonais, que le tsar avait exilé en Sibérie, d'où, malgré son jeune âge, Grégoire avait réussi à le faire évader.

Grégoire Potocki mourut, le 16 avril 1871, à Saint-Cloud, d'avoir reçu un éclat d'obus allemand dans la cour de l'hôtel Potocki, pendant le siège, semble-t-il. Son père hérita de lui. Après la mort de ce dernier, le 26 novembre 1878, l'hôtel revint à son fils légitime, le comte Félix-Nicolas Potocki, un être fruste, aux goûts primaires, qui épousa une délicieuse jeune femme cousue d'or : la princesse **Emmanuela Pignatelli\*** (1852-1930).

La fortune de son épouse lui permit d'agrandir sa propriété en achetant, en 1879 et 1882, des immeubles situés rue Chateaubriand et rue Balzac puis de faire transformer son hôtel par l'architecte Reboul qui lui donna, quant à la façade, son aspect actuel.



Emmanuela Pignatelli Potocka



Marcel Proust l'ami fidèle

Le nouvel hôtel inauguré, Nicolas Potocki, - que ses contemporains considèrent comme un rustre paranoïaque et illettré -, ne s'intéressa plus guère qu'à ses équipages. Ses remises pouvaient contenir jusqu'à 60 voitures, ses écuries étaient pourvues, a-t-on dit, de stalles en acajou pour 38 chevaux et d'abreuvoirs en marbre rose; son premier piqueur disposait d'une cinquantaine de palefreniers.

Lettrée, fine et de nature, artiste la comtesse Potocka tint un salon très couru dans cet hôtel et y donna de fastueuses



La comtesse Potocka dans son Salon (détail)

réceptions. Surnommée “*La Gamine*” par tous ses soupirants, elle apparaît dans plusieurs livres de Maupassant, dont les relations intimes avec la comtesse furent entourées de mystère. On a prétendu que c’était Emmanuella qu’il peignit sous les traits de *Christiane Andermatt* dans *Mont-Oriol*, et sous ceux de *la baronne de Frémines* dans *Notre Cœur*.

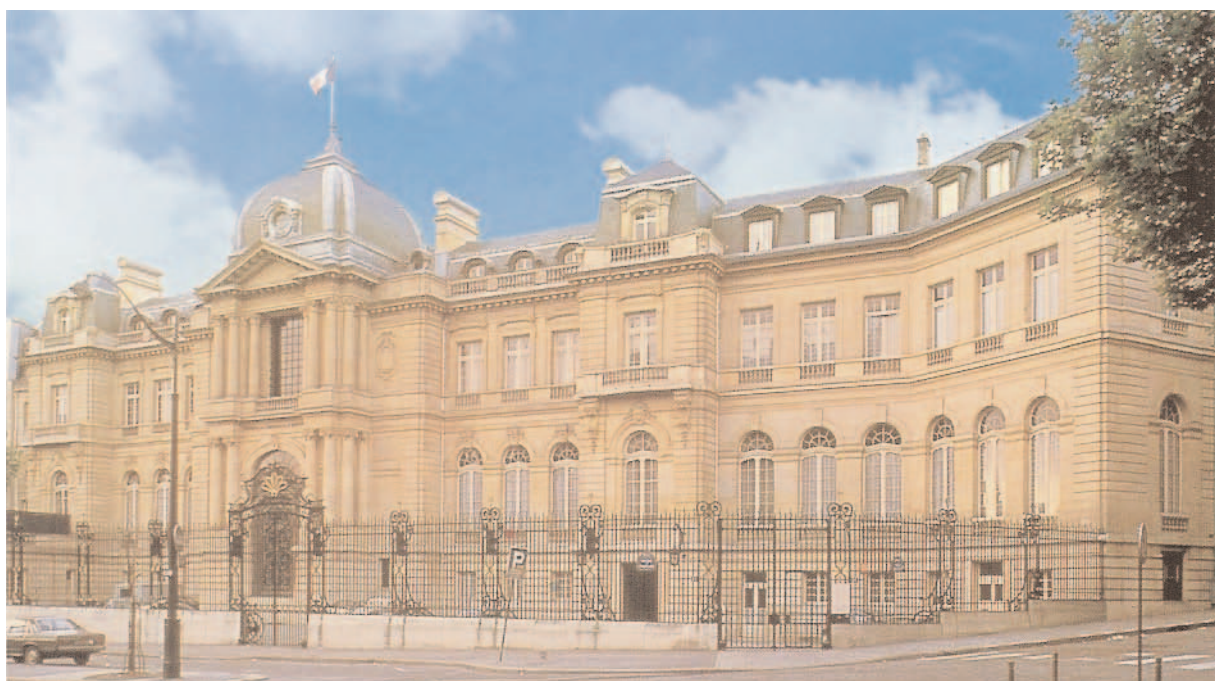
Parmi les familiers de son salon de l’avenue Friedland on comptait l’incontournable Robert de Montesquiou, Reynaldo Hahn, Gabriel de La Rochefoucault, les peintres Jean Béraud, Detaille, Forain, Gervex. Si le comte ne s’intéressait qu’à ses chevaux, la comtesse, frustrée dans ses affections, portait assistance aux

chiens malheureux dont elle essayait d’adoucir l’existence et aux poètes dans le besoin. Marcel Proust qui venait chez elle en voisin la suivra à Auteuil, lorsque, en 1901, elle se sépara de son mari pour aller habiter 41 avenue Théophile-Gautier.

Proust publiera d’ailleurs dans *le Figaro*, sous le pseudonyme d’*Horatio*, un joli texte intitulé *La Salon de la comtesse Potocka*, où il la décrit dans son “exil affectif” entourée des chiens boiteux qu’elle a recueillis. Ces bêtes faisaient trop de bruit et gênaient ses voisins qui murmuraient qu’il finiraient par la dévorer.

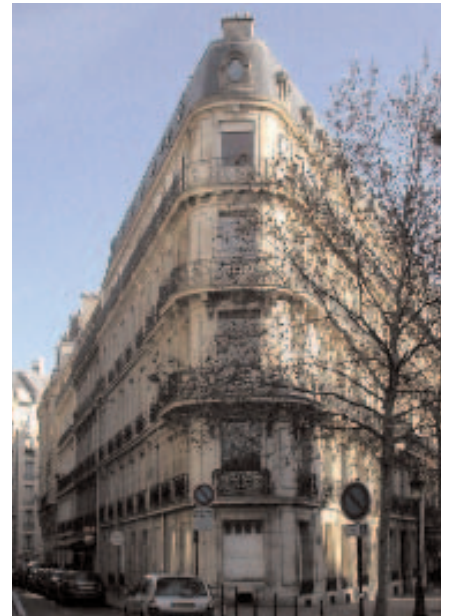
De Fouquières décrit l’hôtel de l’avenue de Friedland qu’il fréquenta: «*De grandioses salles de réception, un escalier monumental, des chambres de parade comme au Grand Siècle !*»

A la mort du comte Nicolas Potocki, le 3 juin 1921, l’hôtel et ses dépendances (14 et 14 bis rue Chateaubriand et 14 rue Balzac) passèrent à son cousin et légataire universel, le comte Alfred Potocki, qui les vendit, en 1923, à la Chambre de commerce de Paris. Celle-ci y fixa son siège, établi, jusqu’alors dans le voisinage de la Bourse.



Hôtel Potocki (aujourd’hui Chambre de Commerce de Paris)

La Chambre de commerce fit procéder, en 1925-1927, par Viart et Dastugue, aux transformations et aménagements qui s'imposaient, démolition des écuries, construction d'ailes dont le style est heureusement allié à celui de la façade principale. Elle a conservé intacte la majeure partie du décor initial, remarquable par son imposant escalier de marbre et les décorations (plafonds, tapisseries et dessus de portes) de plusieurs de ses salons. Sa bibliothèque, spécialisée dans les questions financières économiques et sociales, est, malgré l'incendie qui, le 13 mai 1899, provoqua la perte de près de 40 000 livres, riche de plus de 200.000 volumes.



28 ave. Friedland angle Arsène Houssaye

N° 28 : Avant l'ouverture de la rue Arsène-Houssaye, s'élevait à cet emplacement de cet immeuble l'hôtel construit par **Charles II d'Este, duc de Brunswick\*** (1804-1873) pour y abriter ses amours avec la célèbre danseuse et courtisane **Lola Montès\*** (1818-1861). Après la perte de son duché en 1830, Charles II s'était réfugié à Paris. Paranoïaque, habité par le délire de la persécution, il fit blinder sa chambre à coucher et dota son palais parisien de passages secrets prolongés de souterrains tapissés d'armes et d'armures. L'entreprise chargée au début du XX<sup>e</sup> siècle de creuser les fondations d'un nouvel immeuble bâti à cet emplacement, eut la surprise de tomber sur un véritable trésor.



Lola Montès par Stieler

Linguiste distingué, passionné d'équitation, le duc était aussi un grand amateur de musique. Investisseur avisé, il amassa une immense fortune qu'il légua à la ville de Genève. L'hôtel qu'il fit construire pour sa maîtresse, devint après lui la propriété du duc de Trévise avant d'être démoli en 1870.

Après la mort en Inde de son père, officier de l'armée britannique, Lola Montès (de son vrai nom Marie-Dolorès Gilbert) vint pour la première fois à Paris vers 1830, chaperonnée par la famille Nicholls. Elle devient pensionnaire de l'institution des demoiselles Préfère. En 1837, Lola revient à Paris avec sa mère et Thomas James, l'amant d'icelle. James séduit la jeune fille et l'enlève... Il l'épousera avant de s'amouracher d'une autre et de la planter là.

Émancipée, vaccinée contre les bellâtres et les séducteurs, Lola choisira de valoriser elle-même ses charmes et de choisir ses amants parmi les lesquels elle accrochera Franz Lizst et Richard Wagner à son tableau de chasse. De retour à Paris en 1844, managée par Joseph Mère, elle exploitera sa beauté en dansant en tenue légère au théâtre de la Porte Saint-Martin provoquant un joli scandale qui la lancera. Mais la police veille et lui fera mille misères. Un nouvel amant, influent et fortuné, le journaliste Léon Dujardin, tente de la guider dans la jungle parisienne mais il succombe dans un duel en mars 1845, après avoir eu l'heureuse idée de lui léguer ses biens...

Profitant de son pécule, elle quitte la France où la police la persécute, et jette son dévolu sur le royaume de Bavière.

En 1846, la chance lui sourit, le jour que le roi Louis Ier lui accorde une audience. Ébloui par la beauté de Lola Montès, il l'impose à l'Opéra de Munich. Mais trois représentations suffisent à démontrer la médiocrité de son talent, et les sifflets du public mettent rapidement un terme à sa carrière munichoise. « Désormais vous ne danserez plus que pour moi », lui susurre le monarque subjugué, qui pour la consoler offre à sa maîtresse



Louis I de Bavière



Lola Montès (1853) California

le *Fürstenried* une superbe demeure dans le quartier de la Barestrasse.

Maîtresse du roi, Lola Montès la courtisane, est parvenue à ses fins. ? Mais pas pour longtemps !

Car le scandale est grand dans le royaume et tous les grands s'en mêlent, usant de subterfuges et proférant propos insultants pour bouter Lola hors de Bavière.

Apprenant les misères et les affronts que l'on fait à sa maîtresse, le monarque décide d'accorder à Lola Montès le titre de comtesse de Landsfeld, avec tous les droits inaliénables sur les biens et les privilèges afférents.

Mais, en 1847, le premier ministre, apprend la nouvelle à ses collègues, consternés. L'ensemble du cabinet démissionne. La rue elle-même s'anime, le peuple manifeste jusque sous les fenêtres de la belle étrangère. Les étudiants figurent en bonne place dans le cortège qui proteste.

Qu'importe, le roi fait fermer l'Université pour une année entière ! Devant l'ampleur du mécontentement qui gronde, la foule devenue menaçante prête à envahir le palais royal - Louis Ier de Bavière finit par se laisser fléchir. Lola Montès est bannie du royaume de Bavière. ?

Après avoir glané quelques succès à Londres, puis en Amérique aux temps de la Ruée vers l'Or, la carrière aventureuse de Lola s'achève dans les bonnes œuvres et sa vie sous les attaques du bacille de Koch.

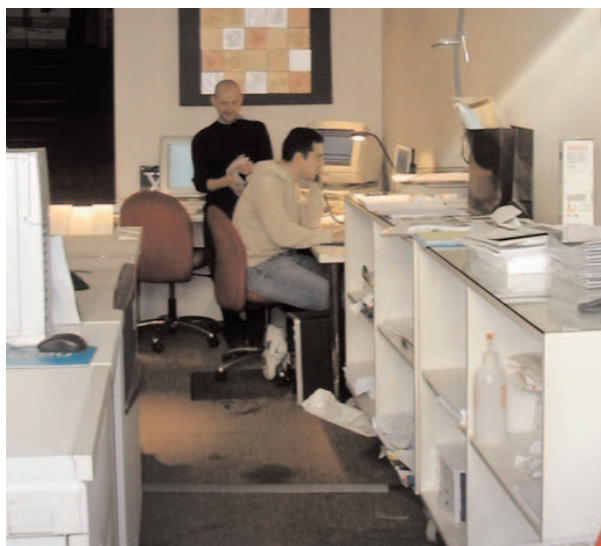
Le très beau film romancé que Max Ophüls tirera de son étrange destinée l'immortalisera à jamais sous les traits de Martine Carol.

**N° 31 : A&O Copies** : le temple de la reprographie créé par Olivier Escure en 1990. Ouvert 7/7 jours 24h/24..

L'immeuble abrita dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle un personnage discret et fortuné dont la marotte était de créer des personnalités anbigües et insolites, qu'il lançait dans la bonne société parisienne en les manipulant à sa guise. Il choisissait de jolis garçons et des jolies filles sans famille, issus du ruisseau, qu'il dressait à sa convenance, leur inculquant de belles manières, leur forgeant un pedigree, une apparence, et, si la marionnette était douée, lui réservait un avenir prometteur. On sait très



31, avenue de Friedland A&O Copies



A&O Copies Frank au travail

peu de choses de lui sinon qu'il était très riche, très laid, très froid mais savait se montrer généreux. Lui-même dissimulait son origine, changeait de nom, changeait volontiers d'apparence, effaçait toutes les pistes pouvant conduire à son passé. Si bien que profitant du désordre provoqué par la Commune, il disparut un beau jour sans laisser de traces. Les bénéficiaires de ce pygmalion parlent tantôt d'un baron de Morowicz, Greco da Silva ou de Ladislas Ferenczy, certains journalistes allant jusqu'à affirmer qu'il s'agissait en fait de Pipe-en-Bois ou d'une réincarnation de Milord l'Arsouille.

**N° 33** : Emplacement à l'angle de cette avenue et de la rue Chateaubriand, où s'élevait l'hôtel à trois tours et le parc agrémenté de fontaines, de grottes, de fabriques et de bosquets, de l'écrivain Arsène Houssaye. Il a raconté dans



Mylord l'Arsouille

excentrique. Au point qu'une canularde cabale populaire le fit passer pour l'incarnation de *Mylord L'Arsouille!* Arsène Houssaye a conté que son locataire l'ayant invité à venir déjeuner dans sa propriété avec son fils, Henry Houssaye (le futur académicien), lord Seymour leur fit manger les poissons rouges qui faisaient l'ornement de l'un des bassins de son joli parc agrémenté de grottes et de bosquets. Le percement, en 1857, de l'avenue de Friedland mutila ce domaine.



Arsène Houssaye par Nadar

et il occupa un authentique fauteuil à l'Académie. Il avait épousé une Américaine qui tenait fort à ce qu'on l'appelât comtesse Henry Houssaye. Le couple donnait encore des soirées, mais elles n'avaient plus la saveur de celles du maître de maison à belle barbe blonde qui quêtait, pour animer ses réceptions, le concours des plus célèbres beautés de Paris.

Sur le palier de l'étage, posée là comme un souvenir galant, on voyait encore la chaise à porteurs où, au cours des folles redoutes de jadis, venaient se cacher, pour intriguer leurs cavaliers, les invitées d'Arsène Houssaye.»

«Ferdinand Bac m'a beaucoup parlé des fastes

ses *Mémoires* le charme qu'avait la jolie montagne de Beaujon entre 1840 et 1870. Il avait pour voisins Théophile Gautier, Émile de Girardin et sa femme, Lamennais, qu'il aimait à recevoir dans l'une de ses 5 demeures.

N° 37, 39 : Lors du lotissement, de 1846 à 1854 par la «Société du quartier de la Chartreuse Beaujon» (cf. rue Balzac), des terrains compris entre la rue Chateaubriand et l'avenue de Friedland actuelle. **Arsène Houssaye\*** (1815-1896) acheta, en 1849, un lot, sur lequel, il a été dit qu'il il posséda jusqu'à cinq demeures qu'il habitait tour à tour, si bien qu'on ne savait jamais dans laquelle le trouver. Il y en avait une de style chinois, une autre de style gothique, une autre à trois tourelles qu'Arsène Houssaye loua, après la mort de sa femme 20.000 francs par an, à **lord Henry Seymour\*** (1805-1859).

Fils de Mrs de Hertford et de Maria Fagniani, ce passionné de courses hippiques, fondateur du *Jockey Club* passait pour



Lord Seymour

Arsène Houssaye fit alors construire, en bordure de cette avenue, au n° 37, un hôtel de style mauresque qu'il loua à la marquise de Caux, et au n°39 un autre de style Renaissance décoré de médaillons de Clésinger. C'est là qu'il mourut en 1896 (d'autres auteurs affirment que c'est en face au N°42 qu'il expira !) après y avoir donné tant de "redoutes" célèbres, dont l'une fut, nous dit André de Fouquières, l'occasion d'une première rencontre entre Mme de Loynes et l'austère Jules Lemaître. L'arbitre des élégances poursuit:

«Henry Houssaye, avant d'aller s'installer 50 avenue Victor-Hugo, occupa l'hôtel de son père. Le fils de l'auteur du 41e Fauteuil était, lui, un historien sérieux -



41 avenue de Friedland

de cette demeure, du faux Raphaël dont l'excellent Arsène était si fier et pour l'achat duquel, lui toujours à court d'argent du fait de ses constantes générosités, avait consenti de gros sacrifices. C'est encore Bac qui me conta que le vieil Arsène Houssaye, qui devait pour bonne part sa charge d'administrateur du Français à Rachel, invita certain soir la jeune Sarah Bernhardt à dîner au restaurant Cubat, dans l'ancien hôtel de la Païva. De Rachel à Sarah...»

L'immeuble bâti au N° 39 sur l'emplacement de l'Hôtel d'Arsène Houssaye, où la *Compagnie de la Chine et de l'Inde* propose aujourd'hui ses trésors, abritait depuis 1924 la galerie Durand-Ruel, fondée en 1870 rue Laflitte par Paul **Durand-Ruel\*** (1831-1922) l'un des premiers grands marchands de tableaux de l'époque moderne, promoteur de la peinture impressionniste, galerie transférée ici par les deux petits-fils du fondateur.

«Durand-Ruel n'a plus rien ni du Malgras de Zola ni de sa bonhomie ambiguë, c'est un homme d'affaires avisé : comme son père, qui avait déjà anticipé sur le succès des peintres de Barbizon et accumulé des toiles impressionnistes sans en vendre une seule pendant des années, il comprend que le marchand ne peut s'enrichir que s'il découvre toujours de nouveaux talents, quitte à s'endetter. Pour faire connaître les toiles qu'il possède, il ouvre ses locaux à l'exposition impressionniste de 1876, il fait connaître les peintres du plein air à Londres, à Bruxelles et à New York. Il va même jusqu'à payer ses artistes au mois pour s'assurer l'exclusivité de leur production : il tire ainsi de la gêne Monet, Renoir ou Pissarro. Mais l'artiste est désormais comme "un ouvrier" à ses gages ou, pire encore, une "fille" tenue par la dette comme Fagerolles dans *L'Œuvre*, dépendance d'autant plus critique que le marchand peut entraîner dans sa ruine les artistes dont il est seul responsable de la cote.

«En entrant dans l'ère capitaliste, l'art est en effet devenu une valeur marchande comme une autre, soumise aux aléas de la spéculation. Il faut bien amortir les sommes investies ! Grâce au crédit dont il jouit auprès de riches financiers, comme Edward ou Feder, Durand-Ruel pousse artificiellement à la hausse : "on parlait d'une entente avec des banquiers pour soutenir les hauts prix, écrit Zola dans *L'Œuvre* ; à la salle Drouot, on en était à l'expédient des ventes fictives, des tableaux rachetés très cher par le marchand lui-même". Mais la spéculation a ses revers : mis en demeure de rembourser ses créanciers auprès le crack de l'Union Générale en 1882, Durand-Ruel ne parvient pas à désintéresser ceux-ci par son stock de toiles impressionnistes. Dès lors, non seulement il ne peut plus subvenir aux besoins de "ses" peintres, qui cherchent désespérément de nouveaux débouchés, mais encore il provoque lui-même la chute des cours : "la panique s'était mise chez les amateurs, poursuit Zola, pris de l'affolement des gens de Bourse, sous le vent de la baisse, les prix s'effondraient de jour en jour, on ne vendait plus rien". Comme Naudet, qui tente d'enrayer la baisse par une concurrence factice, le marchand Sedelmeyer inventera même "le coup de l'Américain, le tableau unique caché au fond d'une galerie, solitaire comme un dieu, le tableau dont il ne voulait même pas dire le prix, avec la certitude méprisante de ne pouvoir trouver un homme assez riche, et qu'il vendait enfin deux ou



N° 39, ave de Friedland (P.J)



Paul Durand-Ruel



Fille et épouse de Durand-Ruel par Renoir

trois cent mille francs à un marchand de porcs de New York, glorieux d'emporter la toile la plus chère de l'année". (Source : Cahiers du Naturalisme)



N° 42 Siège de Vivendi Universal

N° 42 : Emplacement de l'hôtel qu'Arsène Houssaye habitait en 1892. Il y mourut en 1896, à 81 ans. Propriété, en 1910 de la baronne James de Rothschild. L'hôtel abattu, un vaste ensemble immobilier de bureaux s'étendant au N° 6 avenue de la rue de Tilsitt et aux N°59bis/61 avenue Hoche fut bâti sur cet emplacement. Siège de Vivendi Universal d'où le célèbre prédateur et mégalo des affaires Jean-Marie Messier\* parada et dirigea son état-major avant de conduire son empire au bord de la déconfiture.

N° 43 : L'élégant hôtel qui s'éleva à cet emplacement fut celui de Jeanne Darlaud\* (1865-1919), qui triompha au Théâtre

du Gymnase avant d'entrer à la Comédie-Française en 1899. De Fouquières précise à propos de l'actrice : «Son plus grand succès au théâtre, elle le connut... à l'Opéra, le soir de la première de Siegfried: dans la loge où elle se trouvait, coiffée en Belle Ferronnière, ses diamants et ses perles firent sensation. Arsène Houssaye, s'il eût été encore de ce monde, aurait sans doute préféré la voir se glisser dans sa chaise à porteurs, plutôt que de la compter comme pensionnaire rue de Richelieu ! » En 1910, la propriété fut acquise par le baron Robert de Rothschild.



Jean-Marie Messier

## APB

### Aloe Plantes et Beauté

Les meilleurs produits à base d'Aloès  
(Aloe vera et compléments alimentaires)

En vente directe, sur rendez-vous, livraison dans Paris ou par correspondance

06 85 21 62 50 et (33) 01 42 27 14 89

## A&O copies

Infographie et tous travaux de reprographie  
Livres, thèses, rapports ou brochures complets  
avec couverture 4 couleurs réalisés en 1 heure

Sur demande, ouvert 24 heures sur 24, 7 jours sur 7  
31, avenue de Friedland 75008 PARIS

01 44 13 75 75